



ANNE JACOBS

RETOUR À  
LA VILLA  
AUX ÉTOFFES

ROMAN

  
CHARLESTON

---

ANNE JACOBS

---

## RETOUR À LA VILLA AUX ÉTOFFES

*Augsbourg, 1930.*

Un vent de bonheur souffle sur la villa aux étoffes : le troisième enfant de Marie et Paul Melzer vient de fêter ses quatre ans et le couple file le parfait amour. Mais la crise économique qui se répand en Europe met bientôt en péril l'usine textile familiale. Croulant sous des dettes qu'il ne peut rembourser, Paul est confronté à un choix déchirant : afin de préserver le sort de la famille, mais aussi des ouvriers et des domestiques, doit-il se résoudre à vendre la demeure qui abrite les joies et les peines des Melzer depuis tant de générations ?

Au cœur du tumulte des années 1930, passions individuelles et questions sociales se mêlent dans un nouveau tome haletant de cette fascinante saga digne de *Downton Abbey*.

« UN ROMAN HISTORIQUE  
QUI SAISIT MAGNIFIQUEMENT L'ESPRIT  
DE CE DÉBUT DE XX<sup>e</sup> SIÈCLE. »

*Fränkische Nachrichten*

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-36812-695-0



9 782368 126950

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design : le-petitatelier.com  
Images : © Nikaa / Lee Avison  
/Trevillion Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

RETOUR À LA VILLA  
AUX ÉTOFFES

**De la même autrice :**  
*La Villa aux étoffes*, 2020  
*Les Filles de la villa aux étoffes*, 2020  
*L'Héritage de la villa aux étoffes*, 2021

Titre original : *Rückkehr in die Tuchvilla*, by Anne Jacobs  
© 2020 by Blanvalet Verlag, a division of Penguin Random House  
Verlagsgruppe GmbH, München, Germany  
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Édition française publiée par :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-695-0  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

RETOUR À LA VILLA  
AUX ÉTOFFES

Tome 4

*Roman*

Traduit de l'allemand  
par Corinna Gepner

  
CHARLESTON



## LES HABITANTS DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

### *LA FAMILLE MELZER*

*Johann Melzer* (1852-1919), fondateur de l'usine textile  
Melzer

*Alicia Melzer* (1858-), née von Maydorn, veuve de  
Johann Melzer

### *LES ENFANTS DE JOHANN ET ALICIA MELZER ET LEUR FAMILLE*

*Paul Melzer* (1888-), fils de Johann et Alicia Melzer

*Marie Melzer* (1896-), née Hofgartner, femme de  
Paul Melzer, fille de Jacob Burkard et de Luise Hofgartner

*Leopold, dit Leo* (1916-), fils de Paul et Marie Melzer

*Dorothea, dite Dodo* (1916-), fille de Paul et Marie Melzer

*Kurt, dit Kurti* (1926-), fils de Paul et Marie Melzer

*Elisabeth Winkler, dite Lisa* (1893-), née Melzer, ex-épouse  
von Hagemann, fille de Johann et Alicia Melzer

*Sebastian Winkler* (1887-), second mari de Lisa Winkler

*Johann* (1925-), fils de Sebastian et Lisa Winkler

*Hanno* (1927-), fils de Sebastian et Lisa Winkler

*Charlotte* (1929-), fille de Sebastian et Lisa Winkler

*Katharina Scherer, dite Kitty* (1895-), née Melzer, veuve d'Alfons Bräuer, fille de Johann et Alicia Melzer

*Alfons Bräuer* (1886-1917), premier mari de Kitty Scherer

*Henni* (1916-), fille d'Alfons Bräuer et de Kitty Scherer

*Robert Scherer* (1888-), second mari de Kitty Scherer

#### *AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE*

*Gertrude Bräuer* (1869-), veuve d'Edgar Bräuer

*Tilly von Klippstein* (1896-), née Bräuer, fille d'Edgar et Gertrude Bräuer

*Ernst von Klippstein* (1891-), époux de Tilly von Klippstein

*Elvira von Maydorn* (1860-), belle-sœur d'Alicia Melzer, veuve de Rudolf von Maydorn

#### *LES DOMESTIQUES DE LA VILLA AUX ÉTOFFES*

*Fanny Brunnenmayer* (1863-), cuisinière

*Else Bogner* (1873-), bonne

*Maria Jordan* (1882-1925), femme de chambre

*Hanna Weber* (1905-), bonne à tout faire

*Humbert Sedlmayer* (1896-), domestique

*Gertie Koch* (1902-), femme de chambre

*Christian Torberg* (1916-), jardinier

*Gustav Bliefert* (1889-), jardinier

*Augusta Bliefert* (1893-), ancienne bonne

*Liesel Bliefert* (1913-), fille de cuisine, fille d'Augusta Bliefert

*Maxl* (1914-), fils de Gustav et Augusta Bliefert

*Hansl* (1922-), fils de Gustav et Augusta Bliefert

*Fritz* (1926-), fils de Gustav et Augusta Bliefert

# PREMIÈRE PARTIE



*Mars 1930*

**F**ANNY BRUNNENMAYER ARRÊTA UN INSTANT de malaxer sa pâte pour écouter le vacarme causé par les coups de marteau venant de l'annexe.

— V'là que ça recommence, grommela-t-elle. Je croyais qu'ils en avaient fini de taper comme ça.

— Sûrement pas, répliqua Gertie, qui buvait un café au lait assise à la table de la cuisine. Y a deux fenêtres qui sont pas étanches et la salle de bains lui plaît toujours pas, à M<sup>me</sup> Elisabeth.

Deux ans plus tôt, on avait entamé la construction d'une aile de deux étages à l'arrière de la villa aux étoffes afin qu'Elisabeth, la fille aînée des Melzer, et son époux Sebastian Winkler puissent s'y installer avec leurs trois enfants et leurs domestiques. Salon et chambres étaient achevés, de même que les logements des domestiques sous les toits. La cuisine, en revanche, demeurait dans le bâtiment principal, ainsi que la salle à manger. C'était là que la famille prenait ses repas en commun et, avant de

donner son accord pour les travaux, Alicia Melzer avait insisté pour qu'il continue d'en être ainsi. Mais, comme à l'accoutumée, même après l'emménagement il restait mille et une choses à effectuer. Récemment, Elisabeth avait dit en soupirant que cette maison était en passe de devenir un chantier permanent.

La Brunnenmayer secoua la tête et se remit à travailler sa pâte pour les spaetzle. Avec quatre adultes et cinq enfants, il en fallait une grosse quantité. Sans oublier les domestiques, eux aussi dotés d'un solide appétit. Pour les maîtres, elle avait prévu un goulasch de bœuf en plat principal. Le personnel, lui, se contenterait d'une sauce au lard en accompagnement des pâtes. À la villa, l'heure était aux économies. Les temps étaient plus que difficiles. Après la défaite, l'Allemagne n'avait pas réussi à remonter durablement la pente – la faute au montant élevé de réparations qu'elle était contrainte de payer aux vainqueurs.

— Qu'est-ce qu'elle veut comme salle de bains, M<sup>me</sup> Elisabeth ? demanda Else, que cette discussion avait arrachée à son somme.

Depuis un an ou deux, la vieille bonne avait pris l'habitude, une fois son travail achevé, de s'endormir à la table de la cuisine, le menton dans la main.

— Ce que veut Madame ? s'écria Gertie en éclatant de rire. Un truc dingue. C'est Robert qui lui a fourré cette idée dans la tête. Elle veut une douche.

La cuisinière arrêta un instant de remuer la pâte pour ménager son bras. Elle comptait désormais 67 printemps, mais évitait de penser à la retraite. Sans son travail, avait-elle dit un jour, son existence n'aurait plus de sens. Aussi était-elle résolue à continuer – si Dieu le voulait bien – jusqu'à ce qu'elle tombe morte sur place. Si possible après avoir eu le temps de préparer un de ses admirables menus à cinq plats qui lui vaudrait les

éloges de ses maîtres. Alors elle s'estimerait satisfaite et répondrait sans maugréer à l'invitation de l'homme à la faux. Mais rien ne pressait...

— C'est quoi une douche ? s'enquit Else.

Gertie s'était levée précipitamment pour rincer une tache de café sur sa jupe sombre. Depuis qu'elle était devenue la femme de chambre d'Elisabeth, elle prenait soin de sa tenue. La plupart du temps, elle portait du noir, parfois du bleu foncé avec un col blanc en dentelle. Elle coiffait ses cheveux blonds en chignon et avait adopté les chaussures à talon afin de paraître un peu plus grande.

— Avec la douche, t'as l'eau qui sort par en haut, ça vient d'Amérique.

— Par en haut ? s'exclama Else, surprise. Comme si on était sous la pluie ?

— Exactement, gloussa Gertie. T'as qu'à te mettre toute nue dans le parc et t'auras ta douche toi aussi.

Else, qui n'avait jamais ôté son corset pendant la journée, si ce n'est à l'hôpital, devint rouge comme une tomate.

— Ah, Gertie, répliqua-t-elle avec un geste de dénégation. Toi et tes blagues stupides !

Entre-temps, Fanny Brunnenmayer s'était assise pour battre la pâte à l'aide d'une cuillère, ce qui la faisait transpirer.

— Viens par ici, Liesel ! lança-t-elle à la jeune fille, qui était en train d'ajouter deux briquettes dans le fourneau afin de mettre à bouillir l'eau pour les spaetzle.

— J'arrive, madame Brunnenmayer !

Cela faisait deux ans que Liesel, la fille d'Augusta, travaillait en cuisine à la villa. Elle était vive, comprenait au quart de tour et voyait d'elle-même ce qu'il y avait à faire, si bien qu'il était rarement nécessaire de lui donner

des instructions. Elle n'avait pas l'ambition de Gertie. Docile, aimable, jamais curieuse, elle était douée d'une bonne mémoire et observait la façon dont on préparait les plats. De toute sa longue carrière, la Brunnenmayer n'avait jamais eu de fille de cuisine aussi habile. À l'exception de la jeune Marie Hofgartner, bien sûr, qui était devenue par la suite la femme de Paul Melzer. Marie était différente des autres, cela se voyait immédiatement, on sentait qu'elle avait l'étoffe d'une dame alors qu'elle n'était encore qu'une pauvre orpheline.

— Tiens, Liesel, continue à battre la pâte, dit la Brunnenmayer en plaçant la lourde terrine devant la jeune fille. Vas-y franchement, qu'elle soit bien légère. Et vérifie si elle est assez salée.

Liesel prit une petite cuillère et préleva un peu de pâte. Lors de son premier jour de travail à la villa, elle avait appris que, pour goûter les plats, on se servait d'une cuillère et non de ses doigts.

— C'est très bien, dit-elle.

La cuisinière hochait la tête avec satisfaction. Elle le savait, elle ne se trompait jamais dans ses assaisonnements, mais elle voulait que Liesel apprenne. Elle éprouvait grand plaisir à lui enseigner toutes sortes de choses parce qu'elle espérait secrètement que celle-ci lui succède un jour à la villa.

Gertie s'en était aperçue et, quoique ayant été promue femme de chambre, elle en éprouvait de la contrariété.

— Vu comment que tu frappes la pâte, Liesel, fit-elle remarquer sur un ton acerbe, on croirait que t'es fâchée. Ce serait-y pas contre Christian par hasard ?

— Christian ? Et pourquoi ce serait lui ? répliqua Liesel, gênée, en replaçant sous sa coiffe une mèche qui en avait glissé.

Gertie eut un rire de moquerie, ravie de la voir rougir.

— Bah, tout le monde sait qu'il y a quelque chose entre vous, répondit-elle. Le Christian, je le vois venir à deux kilomètres contre le vent. Dès qu'il t'aperçoit, il a l'air tout énamouré.

— T'as rien de mieux à faire qu'à bayer aux corneilles, Gertie ? intervint Fanny Brunnenmayer. Je croyais que M<sup>me</sup> Elisabeth elle pouvait plus se passer de toi.

Vexée, Gertie repoussa sa tasse vide et se leva.

— Pour sûr qu'elle peut plus se passer de moi, rétorqua-t-elle. Elle me l'a encore redit hier. Si je suis là, c'est que j'ai du repassage à faire plus tard et je voulais pas que vous laissiez le feu s'éteindre.

— T'aurais pu t'épargner cette peine, grommela la cuisinière. Y a aucun risque que le feu s'éteigne dans ma cuisine.

Gertie se dirigea avec une lenteur ostensible vers l'escalier de service. Elle avait laissé sa tasse sur la table ; Liesel n'aurait qu'à la mettre dans l'évier.

— Au fait, dit-elle incidemment, elle est où, Hanna ? Je l'ai pas vue de la journée.

Fanny Brunnenmayer se leva de sa chaise pour inspecter le goulasch, qu'elle avait placé sur le côté du fourneau pour le garder au chaud. Ses premiers pas furent un peu laborieux, ses jambes lui causaient du souci : quand elle restait longtemps debout, elles avaient tendance à enfler.

— Où tu veux qu'elle soit ? répliqua-t-elle en prenant une cuillère en bois. Dans la salle à manger, en train d'aider Humbert à mettre la table.

— Ouais, y en a des amoureux à la villa, railla Gertie. Humbert et Hanna, et v'là maintenant Liesel et Christian. Va falloir faire attention qu'ils nous refilent pas la maladie, hein, Else ?

On entendit un choc sourd. La tête d'Else avait glissé de sa main et heurté la table.

— Fiche-moi le camp d'ici ! pesta la cuisinière.

Gertie obtempéra et remonta l'escalier en toute hâte.

— Pourquoi elle peut pas fermer son clapet ? grogna la Brunnenmayer, agacée. Dans le temps, c'était une gentille fille, la Gertie. Mais depuis qu'elle est femme de chambre, elle me rappelle de plus en plus Maria Jordan. Paix à son âme, la pauvre. Même si c'était une vraie plaie.

Liesel n'avait pas gardé grand souvenir de l'ex-femme de chambre. À l'époque où la Jordan avait connu une mort affreuse, elle n'était encore qu'une petite fille. Son mari, un individu à la dérive, l'avait assassinée. D'après ce qu'on savait, il était toujours en prison à expier son acte horrible.

— Je crois que la Gertie, elle est pas heureuse ici, répondit Liesel. Le soir, elle va à un cours où elle apprend à taper à la machine.

Voilà qui était nouveau, pourtant la Brunnenmayer était au courant de tout ce qui concernait la domesticité. Alors comme ça la Gertie projetait de travailler dans un bureau ? Elle qui avait réussi à se hisser au rang de femme de chambre ? Sans doute faisait-elle partie de ces gens qui n'étaient jamais satisfaits.

— C'est une honte, grogna-t-elle.

Debout devant le fourneau avec un grand couteau et la planche en bois, elle attendait que l'eau bouille pour y faire glisser les pâtes. Entendant un bruit de pas précipités en direction de la cuisine, elle ravala ce qu'elle s'apprêtait à ajouter.

— Jésus Marie, v'là la Rosa qu'arrive avec les enfants, lança-t-elle à Liesel. Veille à ce qu'ils s'approchent pas trop du fourneau pendant que je verse les spaetzle, il est brûlant.

— Je m'en occupe, madame Brunnenmayer !

La jeune fille eut juste le temps de lui donner la pâte. La porte s'ouvrit à la volée, laissant passage à la bande de galopins.

À la villa aux étoffes, les enfants des maîtres n'avaient pas toujours eu le droit de passer du temps en cuisine avec les domestiques, ainsi que le rappelait parfois Alicia Melzer. Et, à l'époque où elle avait sévi à la villa, la gouvernante Serafina von Dobern avait strictement interdit aux petits d'y entrer. Les habitudes n'avaient changé qu'au moment où Elisabeth Winkler, l'aînée des filles Melzer, avait eu son troisième. Quant à Marie, sa belle-sœur, elle ne trouvait rien à redire à ce que Kurt, son petit dernier adoré, âgé de 4 ans, prenne ses aises à la cuisine avec ses cousins Johann et Hanno.

— Soooif ! brailla Johann, 5 ans, qui fut le premier à arriver vers la table. Du jus de pomme, Brunni. S'il te plaît !

En grandissant, Johann était devenu rouquin, ce qui, dans un premier temps, avait effrayé sa mère. Depuis, elle s'y était accoutumée. Surtout parce que son aîné se distinguait par sa robustesse physique et son caractère énergique. Kurt, qui était un enfant menu, suivait son cousin comme son ombre. Tous deux étaient inséparables, si bien que Kurt passait fréquemment la nuit chez sa tante Lisa, dans le bâtiment annexe. Il préférerait dormir chez Johann plutôt qu'auprès de ses frère et sœur Dodo et Leo, bien plus âgés que lui.

Johann et Kurt furent suivis de Rosa Knickbein, la bonne d'enfants, une personne rondelette, toujours aimable. Elle tenait par la main Hanno, 3 ans. Rosa rentrait d'une promenade avec les petits dans le parc et, comme de juste, ceux-ci avaient insisté pour faire un crochet par la cuisine avant de remonter se changer et se laver les mains.

— D'accord pour le jus de pomme, répondit la cuisinière. Mais pas plus d'un demi-verre, sinon vous aurez l'estomac trop plein pour manger les spaetzle.

Cet argument n'était pas très convaincant, mais la Brunnenmayer ne voulait pas avoir d'ennuis avec les maîtres. Elle leur servit donc à chacun un demi-verre de jus de pomme. Pas plus, pas moins.

— J'ai un trèèèès gros estomac, grogna Johann en renversant par mégarde la tasse vide laissée par Gertie tandis qu'il désignait son ventre imposant.

— Le mien est encore plus gros ! s'écria Kurt en ouvrant grand les bras.

Réveillée par le bruit, Else eut juste le temps d'éloigner le pichet de jus de pomme.

— C'est des spaetzle, Brunni ?

Johann allongea le cou – avec son couteau, la cuisinière avait fait prestement glisser la pâte dans l'eau bouillante.

— Non, des moineaux, rétorqua-t-elle. Vous les verrez sautiller quand ils seront dans vos assiettes.

Kurti voulut savoir s'ils pouvaient aussi chanter sur les assiettes.

— Ce que t'es bête, répliqua Johann. Les moineaux chantent pas, ils pépient.

— Pip, pip ! jubila Hanno, assis sur les genoux de Rosa.

La bonne d'enfants lui donna son verre pour éviter qu'il ne le renverse.

— Toi aussi, t'es un petit moineau, dit Johann à son frère avec un gentil sourire. Un dégoûtant petit moineau.

— Nooon ! se fâcha Hanno. Je suis pas dégoûtant !

Il avait appris très tôt le mot « non ». Il avait vite compris qu'il lui faudrait s'imposer face à son frère et à son cousin, tous deux plus âgés que lui. Désormais,

il lançait son « Nooon » à la moindre occasion, même quand il n'avait pas compris de quoi il était question. Mieux valait prévenir que guérir.

Pendant ce temps, on s'activait aux fourneaux. Liesel sortit les premiers « moineaux » de la casserole et les plaça dans un des plats en porcelaine fine, tandis que la cuisinière continuait à verser la pâte dans l'eau bouillante. Humbert apparut dans le couloir pour enfiler la veste bleu foncé à boutons dorés qu'il portait pour servir à table. Après son incursion sur la scène des cabarets berlinois, il était rentré tout repentant à la villa aux étoffes, où on lui avait donné avec joie la place de domestique qui venait de se libérer. Il était lié par une profonde amitié à Hanna, que Marie Melzer avait recueillie à la villa après le grave accident dont la jeune fille avait été victime à l'usine. Ils étaient tous les deux comme frère et sœur, même si certaines mauvaises langues voulaient y voir autre chose.

— Hanna, verse le bouillon de bœuf dans deux des jolies saucières, ordonna la cuisinière. Et rajoute du persil coupé, il est sur la petite planche là-bas.

Hanna s'exécuta promptement. C'était une douce et aimable créature, jamais il ne lui serait venu à l'esprit de penser que, puisqu'elle occupait les fonctions de bonne, elle n'avait pas à aider à la cuisine. Elle était partout où l'on avait besoin d'elle. Elle s'occupait des enfants, apportait à sa chère maîtresse Alicia son remède contre la migraine et battait les tapis avec Else.

— Allez, on se dépêche, lança Rosa. Termine ton verre, Kurti, il est temps de remonter.

Les trois gamins sortirent en râlant avec leur bonne pour regagner leur chambre. Se laver les mains, se changer, se peigner – ils détestaient à l'unanimité ce rituel parfaitement superflu, mais la grand-maman Alicia était

très stricte sur ce point et veillait à ce que ses petits-enfants soient bien habillés et aient les mains propres quand on se mettait à table. C'était ce qu'elle avait connu dans sa jeunesse, ce qu'elle avait perpétué avec ses propres enfants et même si, depuis, l'époque et les comportements avaient changé, elle tenait à conserver cette belle tradition.

Humbert déposa les soupières dans le monte-plats. En dépit d'une blessure de guerre à la main droite, il faisait le service avec plus d'élégance et de précision que n'en avaient jamais montré ses prédécesseurs. Mais, lorsqu'un orage approchait, la panique le prenait, il était submergé par le souvenir des tranchées et du déluge d'acier auxquels ses camarades et lui avaient été soumis au front. À ces moments-là, il lui arrivait souvent de chercher refuge sous la table de la cuisine et de se retrouver dans l'incapacité de faire son travail. La guerre, à laquelle il avait été contraint de prendre part, avait laissé des traces chez ce tempérament sensible, comme chez beaucoup d'autres d'ailleurs.

Pendant qu'il montait à la salle à manger, Fanny Brunnenmayer fit glisser les derniers spaetzle dans la casserole, puis se mit à faire revenir les dés de lard et les oignons dans la poêle pour préparer la sauce. Gertie réapparut pour prendre son déjeuner avec les autres domestiques. En entrant, elle fit la grimace.

— Pough, qu'est-ce que ça sent mauvais ! Il enfume toute la cuisine, ce lard.

— Si ça lui plaît pas à la dame, elle a qu'à manger à la buanderie, rétorqua la cuisinière.

— Je disais ça comme ça, dit Gertie sur un ton conciliant tout en s'asseyant à sa place. Parce que ensuite Madame me dira encore que mes vêtements sentent la cuisine.

— Y a pire que l'odeur de ma bonne sauce au lard.

Liesel avait sorti le dessert du réfrigérateur afin que Humbert puisse le monter le moment venu. Un entremets composé d'un mélange de fromage blanc et de crème, accompagné d'une compote de cerise mise en bocaux l'année précédente. La Brunnenmayer en avait réservé quelques parts à l'intention des domestiques. Quant à la compote, ils n'en auraient que si les maîtres ne la finissaient pas, ce qui était assez peu probable : les cerises étaient très appréciées, notamment des trois petits. Et si, par chance, il en restait, Rosa se chargerait sans doute de la terminer. Elle mangeait avec ses maîtres parce qu'elle avait la petite Charlotte, 12 mois, sur les genoux et qu'elle était chargée de surveiller Hanno.

Quand tout fut prêt, Hanna et Liesel sortirent les assiettes et les couverts et mirent la table pour les domestiques. Else se leva et alla chercher les verres pour le jus de pomme. Christian entra alors par la porte qui donnait sur la cour afin de se joindre à eux pour le déjeuner. Quelques années plus tôt, il avait été l'employé de l'infortunée Maria Jordan, qui possédait alors un commerce rue de la Montagne de lait. Après la terrible fin de sa patronne, il avait travaillé un temps dans la petite entreprise maraîchère de Gustav Bliefert, où il avait rencontré Liesel, dont il s'était immédiatement épris. L'adolescent blond et frêle d'autrefois était devenu un beau jeune homme, travailler la terre lui avait donné des épaules larges et des bras musclés, et plus d'une fille lui faisait les yeux doux. Mais Christian ne pensait qu'à Liesel, surtout depuis que Paul Melzer lui avait offert un emploi de jardinier à la villa. Il avait emménagé dans la petite maison occupée auparavant par les Bliefert, qu'il avait retapée avec amour et savoir-faire. À présent, tous se demandaient avec curiosité

s'il viendrait à Liesel l'envie de s'y installer avec lui. Nul ne savait si le jeune jardinier l'avait demandée en mariage, car il était resté très timide. Il était facilement pris d'embarras et se montrait peu bavard. Après un rapide « Bon appétit tout le monde », il alla s'asseoir en silence à sa place, tout au bout de la longue table. Une fois installé, il tourna des yeux énamourés vers la Liesel, qui posait sur la table la lourde poêle contenant la sauce au lard.

— Bien le bonjour, Christian, lui lança Gertie. Les rideaux à fleurs que t'as mis à la fenêtre de la chambre à coucher sont très jolis. Ça lui plaira à ta femme.

Les oreilles de Christian devinrent cramoisies et la Liesel remua la sauce de sa cuillère en bois avec tant d'énergie que quelques éclaboussures giclèrent en direction de Gertie.

— Mais fais donc attention ! cria celle-ci en ôtant une petite tache de sa manche. Cette robe est toute propre, je l'ai mise ce matin.

— Pardon, pardon, répondit la jeune fille avec malice, c'est que je suis très maladroite.

Ils commencèrent à manger. Seul Humbert manquait à l'appel, il les rejoindrait plus tard, quand on n'aurait plus besoin de lui à l'étage. Gertie monopolisait la conversation, racontait en se donnant de grands airs que M. Winkler, l'époux de M<sup>me</sup> Elisabeth, s'inquiétait beaucoup pour l'avenir de l'Allemagne.

— Y a de nouveau un gouvernement qu'a dû démissionner parce qu'ils ont pas réussi à se mettre d'accord entre eux au Parlement.

Autour de la table, personne ne se montra inquiet de cette nouvelle. Else remit une cuillerée de sauce sur ses spaetzle, Hanna se servit tranquillement du jus de pomme. Changements de gouvernement et dissensions

au Reichstag faisaient partie du quotidien de la république de Weimar. Bien plus graves étaient les défilés des communistes et du parti national-socialiste. Les Casques d'acier – une organisation nationaliste d'anciens combattants créée à la toute fin de la guerre – étaient aussi très redoutés, car ils portaient l'uniforme et maniaient la matraque. Quand deux groupes antagonistes se croisaient, c'était l'horreur. On se cognait dessus par principe et gare à celui qui avait le malheur de se trouver là : il n'était pas rare qu'il atterrisse à l'hôpital, les membres brisés et le crâne en sang.

— Au temps de l'empereur, c'était pas comme ça, fit remarquer Else. Il veillait à maintenir l'ordre et la justice. Mais avec la république, on n'est plus en sécurité.

Personne ne la contredit. La république de Weimar comptait peu de partisans convaincus à la villa aux étoffes, que ce soit parmi les domestiques ou les maîtres. C'était surtout Paul Melzer, le directeur de l'usine familiale, qui ne l'appréciait pas. On le savait par Rosa et Humbert, qui entendaient une grande partie de ce qui se disait dans les étages supérieurs.

« Ça ne peut pas continuer ainsi ! s'était récemment écrié Monsieur. On se refuse à prendre certaines décisions pourtant urgentes parce qu'on ne veut pas donner à ses adversaires l'occasion d'un succès politique. »

Le seul à défendre la République était Sebastian Winkler, que Gertie appelait volontiers « l'époux de M<sup>me</sup> Elisabeth ». Cependant lui non plus n'était pas satisfait, parce que les communistes ne disposaient pas de la majorité au Parlement.

— Pourquoi on s'excite comme ça ? demanda la Brunnenmayer sur un ton peu amène en raclant les restes de sauce dans la poêle. On a toujours fini par trouver une solution, non ?

Sa remarque mit un terme à la discussion politique. Hanna rapporta que Leo, désormais âgé de 14 ans, prenait des cours au conservatoire avec une célèbre pianiste russe et que sa sœur Dodo scrutait chaque jour le journal dans l'espoir d'y lire un article sur l'aviation.

— Elle a un album où elle colle tout ce qu'elle peut dégoter sur les avions. Elle pense qu'à ça.

— C'est pas normal qu'une femme vole dans un avion, commenta Else avec réprobation en se curant les dents. C'est réservé aux hommes.

Gertie s'apprêtait à la contredire, mais à cet instant, Humbert redescendit dans la cuisine. Et, à la stupéfaction de tous, il posa sur la table un reste de compote de cerise.

— Doux Jésus ! s'écria la Brunnenmayer. C'est-y que les maîtres auraient pas aimé ma compote ?

— Si, si, la rassura Humbert en souriant. Mais Johann a renversé un des beaux verres à vin et sa grand-mère l'a privé de dessert.

— Pauvre bout de chou, soupira Hanna. Il est si mignon, mais il a trop d'énergie.

Fanny Brunnenmayer, qui avait la haute main sur ce qui se passait dans la cuisine, promena son regard sur ses compagnons de table et prit une décision.

— C'est Christian qu'aura la compote. C'est lui qui travaille le plus dur, alors il faut lui donner du dessert. Tiens, Christian, régale-toi.

Le jeune homme fut gêné de ce traitement de faveur. Cependant il ne pouvait refuser. Il n'osa pas non plus offrir sa part à la Liesel.

Entre-temps, Humbert avait pris place à la table. Hanna lui servit une portion de pâtes accompagnée de sauce – plat que le domestique, qui n'était pas un

gros mangeur, n'appréciait pas outre mesure. Avec un soupir, il fouilla dans la poche de son gilet.

— Tiens, dit-il en sortant une enveloppe qu'il tendit à Hanna. C'est Monsieur qui me l'a donnée. Elle est arrivée ce matin à l'usine. C'est pour toi.

— Pour moi ? se récria Hanna, incrédule. Il doit y avoir une erreur.

— Hé, s'exclama Gertie, qui ouvrait toujours grands ses yeux et ses oreilles quand il y avait quelque chose d'intéressant à apprendre. Ça doit être Alfons Dinter qui t'a écrit, celui qui travaille au service d'impression. Ça fait des années qu'il rêve à notre Hanna.

La jeune fille ne prêta aucune attention à ses ragots, tout occupée qu'elle était à déchiffrer le nom de l'expéditeur en remuant silencieusement les lèvres. Fanny Brunnenmayer la vit soudain pâlir et crut lire un nom sur ses lèvres. *Grigori.*



— **T**U VOIS, TANTE LISA, s'écria Dodo tout excitée, Messerschmitt continue malgré tout de construire le M.20. Ils ont apporté des améliorations décisives à l'empennage, c'est ce qui est écrit.

Assise sur le canapé avec la petite Charlotte sur les genoux, Elisabeth Winkler était en train de donner de la bouillie de semoule à sa fille. L'enfant ouvrait la bouche avec avidité et, à chaque cuillerée, elle agitait ses bras dodus. Marie avait déjà fait observer à plusieurs reprises à sa belle-sœur qu'elle la nourrissait trop. La fillette aimait particulièrement les desserts sucrés, or Lisa n'avait pas le cœur d'en priver son unique fille.

— Tu m'écoutes, tante Lisa ? insista Dodo. Le M.20 est un avion de transport, il est fabriqué ici, à Augsburg, par la Bayerische Flugzeugwerke. Il peut accueillir dix passagers. C'est génial, tu ne trouves pas ?

— Il n'y en a pas un qui s'est écrasé dernièrement ? demanda Lisa, distraite.